

blanc de glace groenlandaise. Il se pencha sur le paquebot, pour jouer avec cette petite chose, comme nous jouons avec les toutes petites bêtes. Ces jeux finissent ordinairement très mal pour les plus faibles.

Je pensais, en suivant sur l'écran l'étrange messagère de la mort qu'est Egede Nissen, qu'on ne peut concevoir un paradis unique. Il y a un paradis pour les filles et leurs maquereaux, un autre pour les victimes, un autre pour les témoins, un autre pour ceux qui jugent. Dans les uns et les autres les hommes s'y attaillent. Ils apportent avec eux leur joie et leur douleur, comme, dans certains « bistrots » de Saint-Ouen, on apporte sa nourriture. Les paradis fournissent le vin.

Maintenant que j'ai acquis la certitude qu'on ne reverra plus jamais ce film, je le mêle étroitement à ma jeunesse et je ne peux guère m'empêcher de sourire en pensant aux émotions qu'un tel spectacle aurait pu produire dans mon imagination, celle d'un lycéen de province de dix-sept ans. J'avais, somme toute, déjà créé ce film. J'entendais les appels de la rue, en me bouchant les oreilles et le regard fixe sur une page quelconque des *Métamorphoses* d'Ovide. Tout cela pour aboutir, beaucoup d'années plus tard, à *la Rue*, film moral et pervers, joué par Egede Nissen, artiste du Nord et international qui a su mêler le mystère de la vie à quelques aventures nocturnes, candides et lamentables que le public siffle avec conviction pour des raisons dont la gravité lui échappe parfaitement.

§

En sortant du Ciné-Opéra, j'avais le choix entre le café et le boulevard qui allumait ses lettres de luxe multicolores. Je n'hésitais pas à choisir le café le plus voisin, parce que j'avais besoin de me placer un peu au-dessus de la mêlée et que je ne voulais pas, tout au moins pour une demi-heure, tenir un rôle, même ingrat, dans une compétition quelconque. L'Olympia au bout d'un long couloir où des objets en vitrine attirent de loin l'œil des promeneurs avec un faux air de musée Dupuytren qui n'exposerait que des corsets malades et des bas à varices tuberculeux, me parut répondre à mon goût secret pour tous les arrangements du hasard. Sur une scène, assez éloignée pour se situer aux confins de la réalité et de l'imagination, une jeune chanteuse de neuf ans, la Galvani, imitait Raquel Meller, dans une scène assez troublante, encore

une scène de *la Rue*: Elle était vêtue comme une pierreuse en noir et rouge et se déplaçait en fumant une cigarette dont elle rendait la fumée par le nez, selon le rythme des premiers vers de la ballade de la gêle de Reading : Les enfants qui donnaient, à cette fin de journée dans un Music Hall, un aspect trompeur, déplacé, et naturellement pernicieux, accueillirent cette démonstration troublante de la vie sociale avec un petit air renfrogné qui sentait déjà leurs parents.

Plus tard, ils reverront la Galvani, avec des transpositions dont ils seront les maîtres et tout ne sera pas pour le mieux. A chaque âge ses plaisirs. Je n'aime pas rencontrer des enfants dans une salle de spectacle qui n'est pas faite à leur usage, parce qu'ils finissent toujours par imposer leurs goûts et qu'ils me privent d'un plaisir. J'aurais voulu contempler la Galvani dans les autres jeux de son répertoire. Elle ne s'imposa pas au jeune public et l'on réduisit son tour de chant. Et pourtant, les enfants seraient les premiers à me jeter la pierre si la fantaisie me prenait d'aller me rouler dans l'herbe, un jeudi, sur les pelouses du Bois de Boulogne. Tout cela crée des malentendus.

L'Olympia est un Music-Hall que j'aime parce qu'il prolonge directement la rue. Il n'y a pas de portes fermées entre la rue et l'Olympia. On entre, on sort. Et les gens de l'intérieur se mêlent à ceux de l'extérieur sans ostentation.

Une fille jeune, avec une figure de clown friable, fumait une cigarette, toute seule devant une table, à côté d'un jazz-band au repos. Elle aboutissait franchement à cette forte leçon de choses que nous enseigne la galanterie quand elle devient un thème pour ceux qui moralisent ou qui sortent de cette aventure sans blessures mortelles. Nous sommes encore quelques-uns à savoir découvrir le visage de la mort là où son apparition devient indiscrète et inutile. Si la fille publique promène mélanoliquement sa petite décomposition sournoise de rue en rue, la faute n'en est pas à cette fille qui peint sur des instincts usés des arabesques barbares. C'est la mort qui choisit, avec une emphase ridicule, ses champs de bataille. Je comprends très bien qu'on meure en faisant la guerre, mais l'idée de la mort associée aux divertissements de l'amour révèle une prétention absolument disproportionnée.

L'apparition pittoresque de la mort constitue pour l'humanité

un spectacle attrayant. Elle est derrière le visage de la fille dessinée par Georges Grosz, et ce n'est pas sans donner une grandeur tragique aux nuits de bonne fortune où l'innocent et le pervers se rencontrent devant le même danger. Si j'avais, comme M. Dolinoff, l'avantage de posséder une troupe d'artistes intelligents et capables d'exprimer toutes les petites angoisses, je réunirais la troupe du « Coq d'or », celle du « Fox-trot russe », de « l'amour des Cosaques » et du « doctor universitatis » et je composerais un spectacle que j'intitulerais : *Paris*. En XVII tableaux, on pourrait donner l'essence même de la vie cérébrale de 1924 et promener ce spectacle à New-York, Londres, Vienne et Berlin. La rue est encore à exploiter sur les scènes de théâtre depuis le grand jour honnête et la nuit joyeuse jusqu'au petit jour livide où l'assassin funambulesque, écervelé et sautillant, poursuit sa victime... cette extraordinaire victime quotidienne que l'on rencontre éventrée au coin d'une rue, et qui montre, par sa blessure béante, un intérieur humain confortable, tapissé en toile de Jouy couleur lie de vin.

PIERRE MAC ORLAN.

#### RÉGIONALISME

##### **A propos des Chemins de fer algériens de l'Etat.**

— Notre collaborateur, M. Yvon Évenou-Norvès, a reçu la lettre suivante du directeur des Chemins de fer algériens de l'Etat :

Alger, le 2 février 1924.

Monsieur,

Dans le n° 614 du 15 janvier du *Mercure de France*, page 520, je lis, sous la rubrique « Régionalisme » et sous votre signature, le passage suivant qui ne laisse pas que de me surprendre.

« Pour nos chemins de fer algériens de l'Etat qui semblent se complaire en leurs déficits, le tourisme paraît bien être une question profondément oiseuse et une affaire dénuée de toute espèce d'intérêt. »

Ennemi des jugements *a priori*, je ne veux pas qualifier purement et simplement votre appréciation de simple procès de tendance ; j'aime mieux penser que vos informateurs par ignorance ou parti pris ont mal répondu à la confiance que vous leur avez accordée.

Si vous aviez bien voulu songer pour votre étude à comprendre dans votre documentation celle qui pouvait vous venir de l'Administration des Chemins de fer algériens de l'Etat elle-même, je me serais fait un